

# LA REVUE DE L'ÉCRAN

16<sup>me</sup> Année  
TOUS LES  
JEUDIS

N° 58<sup>B</sup>  
25 Mars 1943  
2 fr. 50



FERNANDEL *fera rire, mais aussi pleurer dans* LA BONNE ÉTOILE



# la recherche du temps Passé 1923

Une interview de Raphaël Duflos parue en février 1923. Voici un extrait :

« Comme vous le voyez, j'ai peu tourné. Pas autant que je l'aurais voulu. Mais la Comédie-Française est là !... Si je vous disais quels sont mes projets cinématographiques, je vous étonnerais peut-être. Eh bien, voilà : quand j'aurai pris ma retraite à la Comédie-Française, j'ai l'intention bien arrêtée de me consacrer au cinéma. Mais pour cela, je veux étudier à fond toutes les techniques. »

M. Raphaël Duflos a-t-il changé d'idée ou bien n'a-t-il pas eu le temps d'étudier les techniques ? Car on n'a pas entendu parler de lui au cinéma... Il est vrai qu'il est représenté par son ancienne épouse.

La Société des Auteurs de Films était partie en guerre contre la Censure ou plutôt contre les censures. Une protestation contre la censure des préfets et des maires octroyée par la loi de 1884, avait été rejetée. Ils redoublèrent de protestations le jour où vint s'ajouter aux autres la censure corporative, professionnelle. En effet, les cheminots avaient demandé des coupures dans *La Roue* et les

Max Linder



## 2 PHILANTHROPIE ABUSIVE

Un article publié par un hebdomadaire parisien a attiré notre attention. Pour bien situer l'atmosphère et afin de donner à nos lecteurs la possibilité de juger en toute connaissance de cause, nous le re copions textuellement :

M. Sacha Guitry était déjà acteur, scénariste, dialoguiste, metteur en scène, conférencier et écrivain.

Il ajoute une nouvelle corde à son arc, cet arc qui lance des flèches si spirituelles.

Chaque soir, il se mue en régisseur pour recruter de la figuration.

Au lieu de dire *N'écoutez pas, Mesdames* il dit : « Écoutez Mesdames !... » ce qui revient à peu près au même, les femmes n'étant jamais plus attentives que lorsqu'on ne s'adresse pas à elles.

— Mon prochain film, *Nuits Blanches*, nécessitera la présence sur le plateau de deux mille figurants. Je suis persuadé que beaucoup d'entre vous ont très envie de faire du cinéma, ou plutôt de voir faire du cinéma. Qu'ils viennent donc se faire inscrire et je les ferai tourner.

Telle est, en substance, l'annonce que fait Sacha Guitry chaque soir, pendant le deuxième entr'acte de *N'écoutez pas, Mesdames* ! et ce n'est pas le moindre succès de la soirée.

*Nuits Blanches* sera un film sur les aveugles. On murmure que les économies réalisées par la figuration bénévole seraient offertes au Secours National. Ce qui ajouterait un nouveau titre à ceux déjà si nombreux de Sacha Guitry. Celui de philanthrope.

Tout ceci est publié sous le titre alléchant : « Si vous voulez faire du cinéma, écrivez à M. Sacha Guitry ». Mais qu'en pense la figuration ? Car, au fond, de quoi s'agit-il ?

M. Sacha Guitry a besoin de 2.000 figurants pour son prochain film. Se sentirait-il seul sur l'écran ? Ou bien a-t-il compris que le moi est haïssable ? Ou bien voudrait-il tout simplement procurer

du travail aux figurants qui en ont besoin ?

Non, que les figurants professionnels ne se réjouissent pas trop vite, car M. Sacha Guitry fait appel à une figuration **bénévole**, qu'il recrute parmi la foule élégante qui se presse chaque soir au théâtre pour l'entendre.



Il paraît aussi, comme le laisse entendre le journal cité, que les économies réalisées par la figuration bénévole seraient offertes au Secours National.

Les 2.000 figurants qui auraient pu travailler dans ce film sont-ils satisfaits de voir M. Sacha Guitry faire ainsi le philanthrope avec le travail qui leur est retiré ?

Je ne le pense pas, et tout compte fait, si M. Sacha Guitry veut faire des dons au Secours National, il ferait mieux d'offrir son propre cachet au lieu des deux mille cachets de figuration, le Secours National y gagnerait encore.

Maurice BRAHY

ingénieurs des mines voulaient supprimer certains passages du *Porion*. « Une Censure, de grâce, une Censure, mais qu'il n'y ait que celle-là ! » implorait le manifeste de la Société des Auteurs de Films signé par Germaine Dulac, Gérard Bourgeois, René Hervil, Charles Burguet, Adrien Caillard, Henry Etiévant, Henry Fescourt, Gaston Leprieur, Henry Krauss, Camille de Morlhon, Roger Lion, Robert Saindreau, Henry-Russell et Daniel Riche.

Dans *Cinémazine*, Marcel Achard publiait un article intitulé *De Molière à Max Linder* par Charlot. Il s'agissait du film de Max Linder *Soyez ma femme* ! Le futur dirigeant du C.O.I.C. terminait par ces paroles : « Voilà donc le comique de la grande tradition classique adapté

au cinématographe. Le comique des mots remplacé par celui des gestes. Les trouvailles du clown substituées aux grandes réparties classiques. Est-ce donc un si mince progrès ? »

Hélas, depuis on est revenu aux réparations...

Un entrefilet paru dans la presse corporative nous apprend que l'Union des Artistes Cinématographiques a procédé au renouvellement de son bureau pour 1924. Ont été élus : Louis Monfils, Lucia Folver, Andrée Deschamps, ont été élus : René Bourdin, Cinq-Léon, Cunaud et Mme Saba-Helly.

Que d'illustres inconnus !

F.

## 3 LE CINÉMA veut être aimé pour lui-même...

« Nous avons besoin d'images pour voir les choses invisibles » (Thérèse Martin). Le cinéma, on ne le dira jamais assez, est un art autonome qui a ses moyens d'expression particuliers ; non seulement, la surimpression, le fondu, le flou, le panoramique, le filage, etc... Mais encore plus par ce qu'il suggère que par ce qu'il montre. Laissons de côté l'actualité ( le journal), le documentaire, la pièce filmée, etc. Il y a la chose imprimée et l'art littéraire ; il y a de même la chose filmée et l'art du film.

Le cinéma, s'il s'enivre du « vin nouveau de l'actualité » (Morand), fait appel, en tant qu'art, aux thèmes éternels que tous les arts, que tous les tempéraments, que tous les temps et que tous les espaces ont exprimés si diversement. Comparé à la littérature et au théâtre, le cinéma, s'il est trop souvent encore du niveau de Bordeaux et de Simenon (et y a pire...), de Flers et Caillavet et de Mirande, se hausse parfois jusqu'à Wagner. *La Couronne de Fer* est un thème d'opéra mais c'est aussi un très beau sujet de film.

L'amour, le trop simple amour des comédies sentimentales et des films opérétiques, des films récents l'ont compliqué, sublimé, idéalisé. Les *Visiteurs du Soir* nous apportent la mystique d'un temps troublé. Et la conclusion de *La Nuit fantastique* dit la merveilleuse irréalité de la passion : « Amour, donne-nous notre rêve quotidien ».

Mais le public préfère l'amour simple, l'amour bourgeois ou mieux encore prolétaire. « Ça s'est passé un dimanche... », le philtre, c'est une orangeade... Le diable, ce sera peut-être le père. En fait de rêves, on ne connaît que des cauchemars sans rime ni raison.

*La Croisée des chemins*, ça c'est du solide, dit ma propriétaire. « La vie n'est pas toujours commode », conclut une spectatrice en sortant de la salle, ci-devant obscure.

Et la fillette qui a dit, voyant un documentaire non synchronisé sur les bûcherons. « Ils ne font pas de bruit » croira sincèrement que Denis-Gravey roule à bicyclette sur un mur parce que la scène est prise d'en-dessus... c'est vraiment une « *Nuit fantastique* » !

Le cinéma n'est pas aimé pour lui-même. On va voir un roman filmé, une

pièce de théâtre mise en film, une page d'histoire revue et corrigée. On va voir un film de X..., acteur de théâtre, champion de boxe ou « quintuplée »...

Pourtant le cinéma est une mystique comme les autres. On y croit ; on ne peut s'en passer ; c'est plus qu'un vice, c'est

par  
ARMAND J. CAULIEZ

une foi, une exigence. Mais, c'est surtout une espérance.

Des fils de lumière font mouvoir des ombres de marionnettes... C'est un petit

et un grand guignol. Et le film en noir et blanc aime la sobriété : dans les thèmes, dans les personnages, dans les moyens. Mieux vaut un sujet dépouillé qu'une grosse machine historique. Le cinéma est un témoignage.

Une odeur de celluloid emplit l'atmosphère. Le film, reflet de la vie moderne, agit sur elle ; l'essence du monde influence le monde. Les deux moitiés de l'univers se rejoignent ; l'homme et la femme, l'assassin et la victime, celui qui parle et celui à qui l'on parle coïncident ; c'est la surimpression de l'étre qui voit sur la chose vue. Le recto se mêle au verso.

(la suite en page 8)

Certes, le cinéma affectionne les « thèmes d'opéra », mais quand il veut il sait s'en évader et retrouver le sel de la légende primitive que l'opéra avait écrasé de sa masse grandiloquente. *La Couronne de Fer* en est une illustration.





BOURRU ET PATERNEL  
CONSCIENCEUX ET ÉMOUVANT  
TEL NOUS APPARAÎT

## CHARLES VANEIL



Il semble qu'il soit facile d'en parler car, en somme, on n'a presque jamais rien dit de lui, rien de sensationnel, de définitif, de classificateur. Mais on l'a souvent accolé à deux qualités : la probité et la conscience. On sentait qu'on les lui devait, qu'elles étaient faites pour lui et peut-être que c'était bien le moins... La vertu fait souvent plus de tort qu'on ne croit. Ayant une fois pour toutes dit que Charles Vaneil était un bon acteur comme on dit un bon cordonnier, certains oublièrent qu'il avait du talent ou plus exactement qu'il avait le seul talent acceptable : celui de se renouveler. Trop de nos comédiens célèbres s'imaginent faire un don au public en transportant leurs tics et leurs manies dans le personnage qu'ils incarnent. Ce n'est pas du naturel, c'est du sans-gêne. Il y a tout de même une discrimination à faire. Les auteurs, il est vrai,

ne les aident guère, on leur fait des textes sur mesure, et les metteurs en scène se glissent derrière la caméra pour leur permettre de faire mille et un ajouts à ce texte. On assiste alors à une curieuse transformation de l'acteur. Il devient énorme, submerge ses camarades, fait un sort à chacune des phrases qu'il prononce, lance des œillades au public, s'arrête après les mots drôles, écoute les applaudissements et repart ensuite de plus belle. Le public aime bien cela, il a l'impression très agréable de souffler les répliques, de jouer lui aussi un rôle important et toute sa sympathie va à cet inestimable cabot qui fait si grand cas de lui.

Je ne crois pas que Vaneil se soit jamais soucié de plaire ou non au grand public. On lui a vu jouer les brutes et les pauvres types et les escrocs et les amoureux ridicules et ceux qui sont féroces. Il est arrivé à une telle maîtrise de son jeu qu'il donne à chaque minute l'impression de la vie et au spectateur celle de l'indiscrétion. Y est-il vraiment arrivé ? On aimerait croire qu'il vit chaque fois de péripéties ou de tristes ou d'exaltantes histoires. Le plus souvent tristes d'ailleurs et souvent jusqu'aux larmes. Il n'y a guère de douleurs cinématographiques qui m'aient jamais paru aussi sincères que les siennes. Et pourtant il paraît inattaquable, trop fort et trop simple aussi. C'est pourquoi les « tuiles » qu'on lui destine vous ont toujours un petit air de

robustesse qui fait plaisir à voir. Résistera-t-il à celle là ? Peut-être va-t-il pleurer ? Entre nous, je crois tout de même qu'on a fini par comprendre combien les sanglots de cet homme sont une source d'émotion cinématographique. Après la crise d'abattement on le verra encore plus fort, plus solide qu'avant. Et toujours aussi simple, avec un rire d'enfant qui étonne.

Haut le Vent en a fait un Basque qui a fait fortune en Amérique. Il revient au pays pour vendre sa propriété. Tout est bien décidé. Il a l'air résolu, buté et sans appel. Mais ce n'est qu'un faux tendre et le paysage va faire son petit effet. Au fond, ce François Ascarra n'a jamais cessé d'être de ce coin de terre. La pelote basque et les moutons l'y retiennent trop profondément. Et sa voisine est bien jolie. Vaneil-Ascarra se rongera l'ongle du pouce d'un geste qui lui est familier et il réfléchira juste le temps qu'il faut pour nous faire croire que c'est lui l'auteur de la solution. Ce sera certainement la bonne, car il respire le bon sens et sa simplicité fera merveille dans ce rôle d'homme rude, bon, issu de cette terre. Il retourne à son service et sa carrure, son regard, toute cette bonne volonté réfléchie qu'on lit sur son visage, forceront une fois encore les événements et la femme de l'histoire : Mireille Balin.

GEF GILLAND.



Dans le rôle du Basque François Ascarra de Haut le Vent, Charles Vaneil fait une nouvelle création pleine de calme, d'autorité et d'émouvante sobriété. Il est entouré dans ce film par Mireille Balin et Marcel Vallée (à gauche), par Marcelle Géniat et Joffre.



### Un Livre de plus sur le Cinéma.

Une journaliste suisse, Eva Elie, vient d'écrire un mauvais livre sur le cinéma. Un parmi les autres, car c'est un des signes de notre temps : le cinéma dont la littérature restait bien maigre, en dépit de son importance, reçoit soudain au moment où la pâte à papier devient rare abondance d'hommages pour la plupart absolument non qualifiés et de faible qualité.

Qu'est-ce que cet ouvrage ? Il s'appelle **Puissance du Cinéma**, au moment où on l'aborde et tant qu'on le lit, il semble énorme, quand on l'a fini, il devient tout petit, tout maigre, mince comme une fumée prête à s'évaporer. Il fait penser à ces repas de restriction que l'on s'efforce de rendre bourratifs pour se couper l'appétit, qui en deviennent « étouffe-bougre » et vous laissent l'estomac complètement creux une demi-heure plus tard. Il faut donc parler très vite de **Puissance du Cinéma** demain ou après-demain on serait incapable de s'en souvenir. Ce bouquin en définitive n'a que 208 pages et même pas écrit très fin. Il ressemble à un recueil d'articles — il y a des gens qui groupent ainsi leur prose journalistique pour lui donner devant la postérité un petit air sérieux. Enfin, ce n'est même pas ça. Non, Eva Elie semble même connaître son métier mieux que la plupart des « spécialistes », elle sait comment est fait un studio, elle a vu des appareils et connu quelques acteurs, elle est allée au cinéma et ne manque pas de mémoire... elle a lu aussi, car son livre réunit tout ce qui existe, tout ce qui a été pondé, cloubré, griffonné comme lieux communs sur le cinéma.

Cela fait un magma que l'on retourne deux ou trois fois pour essayer de voir où est la tête, s'il possède bras et jambes... vaines recherches. Ce n'est pas une histoire du cinéma, encore que pendant quelques minutes au début on en a l'impression, mais ça ne dure pas. Ce sont peut-être des essais, je dirais même que cette lecture fait comprendre vraiment ce que veut dire : « essais ». Pour s'en convaincre rien ne vaut un coup d'œil sur les titres des chapitres : « Le cinéma est-il un

art. Littérature et cinéma, le ruban de celluloid, les 101 métiers du cinéma, la vie merveilleuse et décevante des vedettes ».

Alors, sous ces rubriques on lit des tas de choses qui se promènent entre les petits racontars à origine publicitaire, les explications à tendance « vulgarisation », des embryons de vues critiques et enfin des choses assez déconcertantes comme ces remerciements à M. Lévy-Lausac, ce directeur de cinéma qui eut le courage de doter sa salle d'appareils sonores très coûteux, permettant ainsi à Mme Eva Elie d'entendre le premier film sonore. Quelle veine que Genève ait en ce M. Lévy-Lausac, l'ex-ville de la S.D.N. en serait encore sans cela au muet ! Elle en remercie d'autres, par exemple M. Samuel Goldwyn qui a la grandeur d'âme de remettre en circulation des millions de dollars qui permettent à des tas de gens de vivre...

comme c'est attendrissant ! Du reste, Mme Eva Elie, adresse aussi des félicitations locales à M. X. par exemple, qui dans un journal suisse proposait que l'on tourne les contes de Perrault.

Tout ceci reste innocent, ce qui est plus agaçant c'est le ton de Mme Eva Elie qui ayant vu d'un fauteuil fixe un certain nombre de films se met à prendre des vues d'ensemble sur un ton définitif comme si elle était allée parler, comme si elle avait tout vu, tout su, tout compris. Les bourgeois les plus grosses, elle les émet de ce ton doctoral et décerne par exemple que la France n'a jamais eu de grands producteurs... ce n'est pas faire de la défense locale que de juger cette opinion pour le moins discutable. Réellement, Eva Elie semble se prendre pour un point fixe très important et juger à ce titre... mais j'y pense, ce petit volume n'est peut-être

(la fin en page 8)

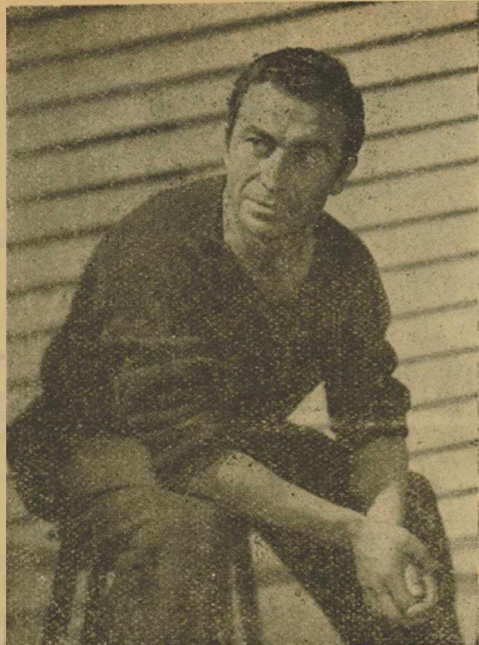


Premier Bal, un des films qui contribua à reclasser le cinéma français d'après l'armistice... ce qui n'empêcha pas, évidemment, Eva Elie de l'ignorer.



ECHAPPÉ DES ROMANS DE GIONO

## CHARLES MOULIN CHANTE LA POÉSIE



Il en est des hommes comme des saisons. Le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, nous connaissons tout cela. Ou plutôt, nous croyons connaître tout cela. Mais voilà que certains printemps se parent des charmes évanescents des automnes. Et certains hivers (celui de 42-43 est de ceux-là) empruntent au printemps sa chanson molle et ensoleillée.

Il en va ainsi des hommes. Nous les connaissons. Bien plutôt nous croyons les connaître. A leur visage, qui nous est familier. Ce visage ne contient nécessairement pas la gamme de leur personnalité. Les faibles nous semblent des hommes forts et les poètes, parfois, font figure de réalistes.

Nous connaissons tous Charles Moulin, que l'on baptisa le « Tarzan Français ». Nous l'avons aimé maintes fois à l'écran. La Femme du Boulanger consacre son jeune talent et, plus récemment, Le Soleil a toujours raison et L'Arlésienne nous apportèrent la vision d'un être à la corpulence harmonieuse, saine, débordante de vie et de robustesse.

Cela, ce n'est qu'un aspect de sa personnalité. Un bel athlète, oui, ma foi ! Mais pas seulement un athlète. C'est cela qu'ont ignoré, — qu'ont voulu ignorer peut-être — les producteurs de cinéma qui ont fait appel à lui.

A-t-on besoin d'un homme fort, bien bâti ? Charles Moulin est choisi. Charles Moulin accomplit consciencieusement sa besogne d'acteur. En pensant cependant qu'on n'utilise là qu'une seule des possibilités qui bouillonnent en lui. Il est riche comme un olivier espagnol, lourd de ses fruits surgis en nombre. Les producteurs, jusqu'à ce jour, n'ont voulu remarquer que la robustesse de l'arbre. Ils n'ont pas vu les fruits, ils en ont méconnu la saveur.

Charles Moulin, comme nous tous, a été jeté dans la guerre. De cette guerre, de ce temps d'épreuve, il a su tirer le maximum pour enrichir sa vie intérieure. Quand il est revenu, en lui, il a senti sourdre des possibilités non pas insoupçonnées mais inexploitées. Alors, il a voulu ne pas laisser en friche ce domaine lumineusement enrichi. Il l'a perçu comme une lourdeur de poésie qu'il ne pouvait plus supporter sans souffrance. Il est parti dans les cabarets et les music-halls, pèlerin des poètes et de leur musique parlée.

Un jour, un grand écrivain lui avait dit :

— Mon petit père Moulin, vous avez de la poésie dans l'œil et une belle âme

rustique. Il vous faut aller parmi les hommes rudes dans le monde et leur chanter la poésie de leur cœur.

Moulin l'a écouté. Moulin l'a cru. Avec son âme enthousiaste, naïve. Et il avait raison d'écouter et de croire. Auparavant, il se mit au travail. Autour de lui, on disait :

— Tu n'a pas la tête à la poésie, lui disait-on.

Comme si la poésie exigeait un ovale du visage, une courbe du nez particuliers. Comme s'il pouvait étre question d'un aspect physique dans une affaire où la qualité de l'âme seule est en jeu. Chanter la poésie, c'est un problème d'ordre intérieur, pas autre chose.

— Je veux jouer avec mon intérieur, nous dira Moulin.

Avec la prescience des forts, il sait parfaitement que les autres se trompent. Lui seul a raison. Il travaille seul. Il chante sa poésie, tout en coupant les chênes de ce petit bois de deux hectares qu'il tient

Deux forces de la nature — à des titres différents — s'affrontent dans La Femme du boulanger : Ginette Leclerc et Charles Moulin.



Quand Moulin raconte comment fut tournée cette scène de *Le Soleil a toujours raison*, il dit avec simplicité émouvante : « Et c'était pas du truc, j'ai dû le tenir comme ça tout l'après-midi et j'en ai fait craquer un soulier ».

de sa famille. Il brasse la nature et la poésie, dans un même acte. Comme si l'une allait faire surgir l'autre. Infailliblement. Et la poésie de la nature se mêle en lui à la poésie des hommes. Cela fait un mélange qui fleurit bon l'odeur des bois taillés et les mains rudes des laborieux comme lui.

Un jour, il se sent prêt. Mais avant de paraître devant les hommes des villes, il

par  
ROGER BRY

solicite l'audience des gens simples, vrais, qui l'entourent. Et on lui dit, avec étonnement :

— Tout ce que tu nous racontes, c'est comme nous le dirions nous-mêmes.

Voilà. Il était nécessaire simplement de dire la poésie comme l'auraient dite ces humbles. Ce n'était pas difficile. Encore fallait-il pour cela être semblable à eux.

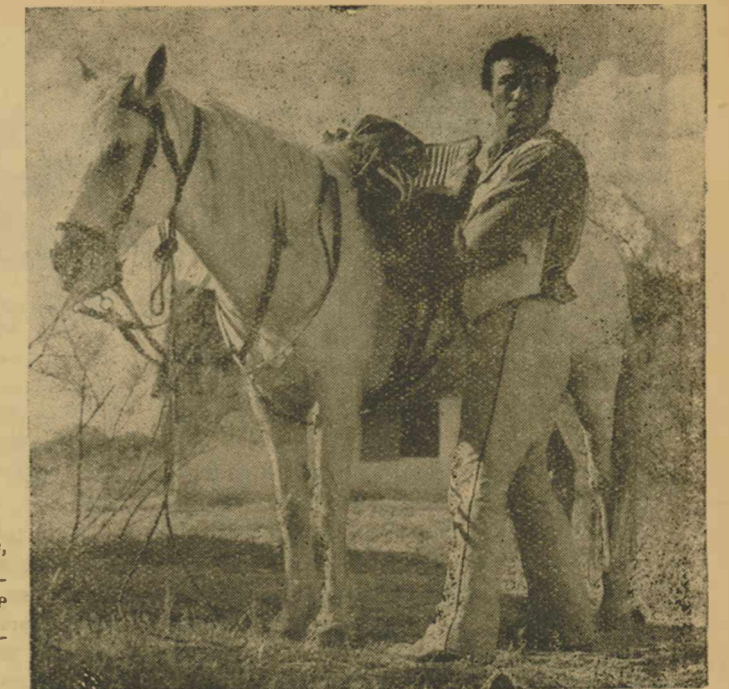
Avec Mitifo de *L'Arlésienne*, on put craindre de le voir éti-  
quellé « gardian », sera-ce  
Goya qui lui évitera la classifica-  
tion ?

Avoir mangé leur pain, écouté leur silence, marché du même pas pesant, peiné de la même peine victorieuse. Encore fallait-il avoir une âme qui perçoive le rythme du vent dans les branches et les soupirs de la terre enfin satisfaite, après le passage du soc bienfaisant.

Car Moulin, c'est une explosion, une force intelligente et spontanée de la nature. Il porte en lui la robustesse tranquille du chêne, l'harmonie de la fleur, le poids de la terre, la clarté de l'eau.

— J'ai besoin de fleurs, nous dit-il, de soleil dans ma tête. J'ai envie de tout dans la vie. Il me faut la caresse de l'eau. L'eau c'est une caresse de femme.

En l'écoutant, je trouve qu'il est riche, lui, si pauvre, si simple. Riche de toute la richesse du monde, puisqu'il n'a rien qui lui appartienne en propre, mais qu'il sait faire siennes toutes les promesses, toutes les chansons, toutes les réalités de la nature. Et sa force, ce n'est pas de posséder un corps puissant, un corps harmonieux.



mais d'avoir une âme qui, elle aussi, soit puissante, harmonieuse. C'est d'avoir su prolonger sa vie intérieure dans cette nature dont il est amoureux passionnément, comme d'une femme, d'où il tire son essence de vie et de travail.

Quand Pagnol l'eut engagé pour tenir aux côtés de Raimu et de Ginette Leclerc le rôle du berger dans *La Femme du Boulanger*, Moulin partit dans la montagne. Là, auprès de son oncle, parmi les moutons, il vécut plusieurs semaines. A respirer l'air des hauteurs, à s'imprégner de l'odeur forte des laines, à partager le pain du berger.

Quand il fallut retourner au studio, il ne revint pas seul. Un berger l'accompagnait. Un berger ! Bien plutôt un autre lui-même. Devant Pagnol, il ouvrit un paquet, il en tira un pantalon, de velours — fleurant bon la bruyère et l'odeur de l'homme — qu'il avait dérobé à son en-

(la suite en page 10)



... Le polynésien d'Aloha fut un des arguments du film, c'est à ce moment-là que Moulin, de son propre aveu, « pensa qu'il pourrait faire du cinéma ».



# LE CINÉMA veut être aimé pour lui-même...

(suite à la page 3)

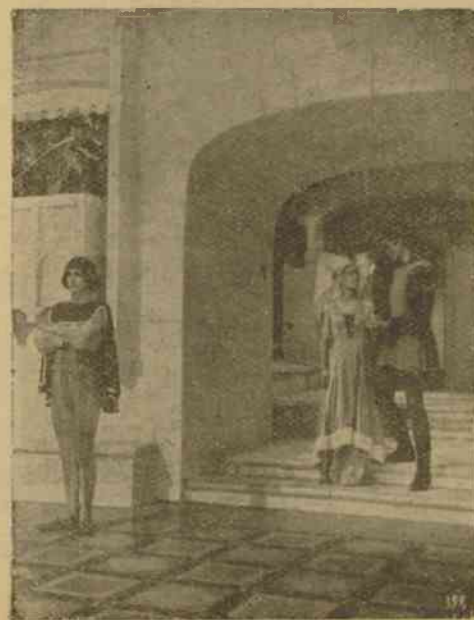
Mais le cinéma est trop souvent oublié. Le public regarde ce qu'on lui montre et non la manière dont on le lui montre. Les sports, un bébé, un beau paysage : voici ce qu'il admire. Et dans une corrida, il s'amuse comme un enfant de la peur des hommes devant la bête... Le public lit un magazine, il ne sent pas un poème.

Le cinéma parlant progresse, mais il est encore loin de la perfection. Le public aussi. Mais que Jean Giraudoux, maître du style, vienne au cinéma (conseiller de Pathé), cela prouve que notre art est, littérairement, susceptible d'atteindre une qualité nouvelle.

Mais le cinéma est encore trop souvent un autre art perfectionné. Les grands films historiques ne sont, après tout, que du théâtre élargi (Châtelet, etc...). Les Visiteurs du Soir sont du cinéma mais aussi de la littérature dramatique et lyrique. La Nuit fantastique est, en un sens, du music-hall supérieur. La prestidigitation, c'est du truquage pour le truquage et non du truquage expressif, un moyen d'expression filmé. Les fameux films de music-hall américains faisaient du studio une scène gigantesque, multipliée, truquée; mais le cinéma pur en était absent.

« Le cinéma nous a appris l'absurde » écrivait dernièrement Luc Bordes ici même. Il a changé notre vision du monde. Il a changé aussi notre « audition ». Mais le vrai film sonore nous a appris les vertus esthétiques du silence comme le vrai film muet nous avait enseigné quelquefois la valeur de la suggestion nouvelle.

Les Visiteurs du Soir ont amené la poésie et la mystique à l'écran...



... tout comme La Nuit Fantastique nous a redonné un goût du fantastique dont nous avions perdu la saveur depuis les temps de l'avant-garde.

Mais le vrai cinéma ne se borne pas à suggérer ni à ponctuer la vie. Il enseigne le rythme, cette musique sourde du monde. Le profil, commun de Mickey et de la caméra nous révèle que la vie réduite à un dessin qui marche garde encore le rythme le plus étoffé et le plus vivant.

Une autre « propriété » du cinéma authentique est la simplicité. « Il y a, dit Audiberti, le cinéma gymnase intellectuel. Et le cinéma breuvage dormitif ». C'est-à-dire le trop bon et le trop mauvais cinéma. Mais le film ne doit ni endormir ni « énerver »; il faut qu'il charme et qu'il néma. Mais le film ne doit ni endormir ni bilité que l'intelligence. Or, la sensibilité hors du mélodrame, demande des moyens réduits, simples, communs même. Les chefs-d'œuvre de l'écran sont simples, directs et, en un sens, primaires (films russes).

Mais nos producteurs dédaignent la

## Un Livre de plus sur le Cinéma.

(fin de la page 5)

qu'un soutien publicitaire, les trois pages de publicité ouvertes de la fin en sont l'aven et aussi le choix des photos où cette puissance du cinéma est illustrée par une photo tirée d'un film américain, trois gros plans de vedettes américaines, une vedette suisse, quatre gros plans d'acteurs allemands et trois italiens, enfin une seule page consacrée au film français, où l'on voit une photo de travail montrant Pierre Brasseur trempant dans un baquet d'eau, Madeleine Ozeray en train de se faire maquiller et Jean Murat dans une mise en scène truquée. Voilà comment Eva Elie voit le cinéma français... le cinéma français n'a dorénavant qu'à bien se tenir.

Quand on a fermé le livre, on regarde encore le titre, il est beau, écrit en lettres « graphiques » sur un fond rouge avec une bande de film (muet) qui se déroule...

Pontearral tient fort bien sa place dans la production européenne actuelle, mais on ne peut pas illustrer tous les oublis d'Eva Elie.



belle simplicité et nous avons alors (comme dit Reboux pour Yamilé) des films « dignes de la considération la plus distinguée », des « navets intégraux » (Fr. Vinneuil) inexplicables d'ormais... mais réels !

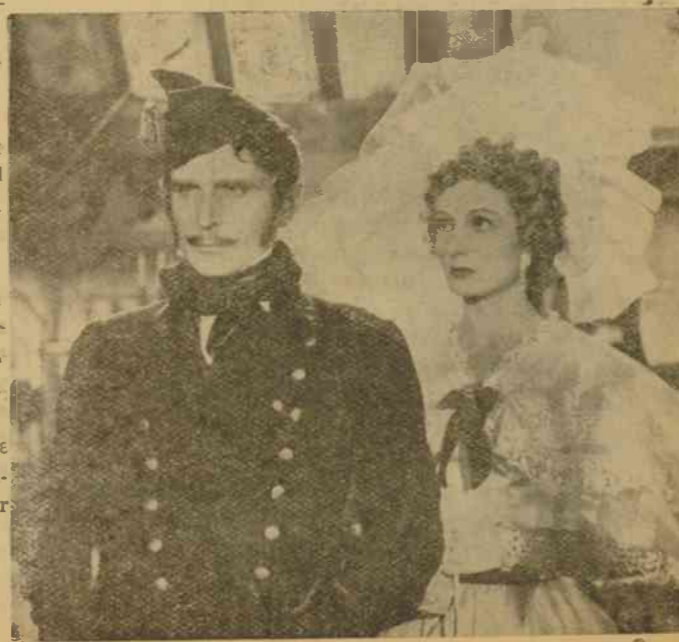
C'est aussi cet oubli de la simplicité qui fait croire à beaucoup (depuis les films de Cecil B. de Mille) que le vrai cinéma se fait à coups de millions ; et l'on base sur ces millions la publicité. Un film cher peut avoir de grandes qualités cinématographiques ; mais je crois que, la plupart du temps, il les doit moins à son devis qu'à l'ingéniosité créatrice des réalisateurs (la libération de la fille du roi dans La Couronne de Fer).

Suggestion, silence, rythme, simplicité : voilà les vertus cardinales du 7<sup>e</sup> art, celles pour lesquelles il voudrait être aimé.

Armand J. CAULIEZ

puissance du cinéma... heureusement que pour la sentir cette puissance et surtout l'exprimer nous avons des Alexandre Arnoux, qui la rendent effective en vingt lignes, des Emile Vuillermoz, nous avons pu la sentir fulgurer dans trois lignes de Michel Duran, chez pas mal d'autres encore... parce que si nous n'avions qu'Eva Elie nous en serions réduits à y rêver à paings fermés.

R. M. ARLAUD.



# LA CRITIQUE

## LE MARIAGE DE CHIFFON.

Parmi les innombrables romans dans lesquels Gyp (autre comtesse littéraire qui, avec celle de Ségur, pesa si lourdement sur la fin du siècle dernier et le début de celui-ci) égratignait avec une tendresse si mal dissimulée les gens de son monde, Le Mariage de Chiffon serait l'un des plus supportables. Tout en modifiant notablement l'histoire (le « gag » du soulier, et tout ce qui a rapport à l'aviation, entre autres), Jean Aureneche et Claude Autant-Lara en ont respecté l'esprit. Et, telle qu'ils ont su nous la montrer, cette époque futile, sottise et aisée, retrouve, peut-être à cause de celle que nous vivons, un parfum et des sonorités émouvantes, comme si elle était vraiment celle de notre jeunesse. Le réalisateur a tiré un parti à la fois consciencieux et cocasse des pétales encore incertaines de l'automobile et des premiers bonds de l'aviation. Et il arrive, aujourd'hui, à nous intéresser, à nous attendrir pour une aventure sentimentale pourtant d'un ordre dont notre temps et notre âge se soucient fort peu.

Et nous gageons qu'il n'y aura pas que des messieurs de soixante ans et des grand'mères inavouées pour fredonner à la sortie : « Je t'ai rencontré simplement... ».

Si l'adressé et le goût de Claude Autant-Lara, si le texte, sobre et direct, nous aident dans cette communion avec des temps révolus, les mérites de l'interprétation ne sont pas minces. Odette Joyeux, dont on finira peut-être par s'apercevoir un jour qu'elle est une grande actrice, est une Chiffon directe et sensible, à laquelle il est difficile de refuser son émotion et qui eût — je l'espère pour Gyp — ravi l'auteur. Jacques Dumesnil, en jeune premier mûrissant et inattendu, confirme tout le bien que nous pensions de lui et André Lugnet trouve, dans son rôle de colonel, un charme « vieille France » qui surprend agréablement. Larquey est excellent, comme toujours. Suzanne Dantès (Comtesse de Bray et mère de Chiffon) « en fait » un peu trop. Georges Vitray et Robert Le Vigan, dans leurs rôles respectifs de mécène américain et d'huissier, sont extrêmement mauvais. C'est avec plaisir qu'on reverra Monette Dinay et entreverra dans une silhouette

pittoresque Raymond Bussières, révélé dans Nous les Gosses. Louis Seigner, France Ellys, Marthe Mellou, Franceur et Jeanne Pérez, contribuent à la vraisemblance et à la cohésion de cet ensemble charmant, nouvelle raison d'espérer en notre cinéma.

A. M.

## AMOUR INTERDIT.

On voit très peu de films tchèques en France et c'est dommage, car depuis quelques années les cinéastes de Prague avaient repris la tradition des films folkloriques qui a fait la célébrité, voici vingt ans, de la production scandinave. Sans en avoir l'air, Amour Interdit est un genre de petit chef d'œuvre, fait de simplicité et de pureté de sentiments. De toute façon, cette production nous change de tout ce que nous voyons couramment sur les écrans et grâce à cela les défauts même de la réalisation nous apparaissent comme des qualités originales.

Dans un petit village de Bohême, aux curieuses mœurs et aux pittoresques manifestations, un riche propriétaire a deux fils qui aiment tous deux la même jeune fille. Selon la volonté de leur défunte mère, Charles, l'aîné, devra se consacrer à la terre, tandis qu'Adalbert (quel est

l'adaptateur ignare qui a traduit Voytek par Vassily ?) devra se faire prêtre. Il devra donc renoncer à son amour et céder la place à son frère aîné. Charles n'en profitera guère, car il commet un crime et est forcé de se sauver du pays. Entre temps, la jeune fille désespérée, consent à épouser le père. Lorsque le jeune prêtre revient au village, la tentation s'emparera d'elle. Dans un sermon d'une réelle grandeur d'âme, Adalbert saura lui montrer la véritable voie à suivre.

Ce sujet qui se corse de quelques événements secondaires, tiré d'un roman par V. Wasserman, n'est ni très original, ni très neuf, mais le réalisateur a su lui imprimer un caractère tellement personnel et pittoresque que l'on se laisse peu à peu prendre au charme des beaux sites, à la perfection des prises de vues et au jeu impressionnant des acteurs. On retrouve dans Amour Interdit toutes les qualités habituelles des bons films tchèques : folklore éblouissant, grande simplicité, technique impeccable et suggestive, et aussi leurs défauts : lenteur de l'exposition, jeu théâtral de certains interprètes.

Rolf Wanka est une révélation. Jamais nous ne l'avions vu sous ce jour. Dans le rôle délicat du jeune prêtre, il se montre grand comédien. Dans aucun film allemand, ni dans Alerte en Méditerranée on ne lui avait vu cette puissance d'expression, cette force d'âme concentrée. Jirina Slepnickova est un « bel animal », sensuel à souhait. C'est tout ce qu'on lui demande. Le père est correctement joué par Jaroslav Marvan, le mauvais frère est incarné avec talent par L.-H. Struna. Le dialogue n'est pas trop abondant, le doublage n'est pas mauvais. Parmi les doubleurs, le meilleur est Jean Clarens.

Ch. F.



André Lugnet, Suzanne Dantès, Odette Joyeux et Jacques Dumesnil, la belle équipe du Mariage de Chiffon.



## NOTRE COUVERTURE

Fernandel est victime de sa réputation, en dépit d'Angèle et du Schpountz. On le voit, on rit, nous le mettons cette semaine en couverture de *La Revue de l'Ecran*... les bouches s'élargissent en passant devant les kiosques à journaux. Eh bien, c'est une erreur. Fernandel a beau montrer jambes et dents, il n'est pas là « pour rire ». *La Bonne Étoile* est un drame de la mer, un de ces films auquel le comique tient au moins une fois par an pour se « reclasser ». Jacques Chabannes nous l'a longuement expliqué au cours d'un article publié dans un récent numéro.

## Le Capitaine Fracasse



Rares sont au cinéma les femmes qui assument des responsabilités dans les sociétés de production, Josette France est une de celles-là. Elle ne se contente pas de présider aux destinées de la firme qui a produit *Le Capitaine Fracasse*, mais elle interprète aussi le rôle de Zerbine dans le film d'Abel Gance.

## LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine  
Tél. : National 26-82  
MARSEILLE

Directeur - Propriétaire : A. de MASINI.  
Rédacteur en chef : Charles FORD  
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD  
Secrétaire Rédaction : Gef GILLAND

## Abonnements France :

1 an : 85 frs. ; 6 mois : 45 frs.  
Suisse :

Charles DUCARRE, Kursaal 25, Montreux :  
1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ;

## Chèques Postaux :

A. de MASINI, 466-62 — Marseille

## CHARLES MOULIN

## CHANTE LA POÉSIE

(suite de la page 7)

cle. Et Pagnol, qui s'y connaît dans les actes spontanés du cœur humain, de dire :

— Tu es mon berger, celui qu'il me fallait.

En ce moment, donc, Moulin chante la poésie dans les cabarets et les music-halls. On l'a entendu à Marseille, à la Ciotat, à Lyon, à Vichy même. En d'autres villes encore.

Au début, on ne l'a pas compris. Non pas qu'il n'ait pas su se faire comprendre. Mais parce que les gens des villes n'entrent pas de plain-pied dans le domaine où il évolue. Une longue expérience est indispensable pour entrer au cœur de la simplicité, de la vérité qu'il a faites siennes. Le cabotinage est à la portée d'un chacun. Les accents humains qui jaillissent de cet homme rude, on ne peut les entendre qu'avec une oreille exercée aux palpitations de l'âme et au bruissement des choses. Moulin, lui, n'a pas appris tout cela. Il le porte en lui, à la façon d'une science sans commencement.

Qu'il dise *La Chanson des Aïeux* de Frédéric Mistral, *Celosse le Pirate* de Paul Fort, *Le Passeur d'eau* de Verhaeren, point n'est besoin qu'il transforme de quelque façon que ce soit sa personnalité rayonnante. Il n'a qu'à se laisser guider par sa nature impétueuse, à être lui-même, farouchement, à porter ses yeux au dedans de lui pour y lire la gamme sur laquelle il devra moduler ses chants. Une gamme composée de notes frustes, rugissantes, humaines. Des notes qui rendent un son de poésie rarement égalé. Moulin parle la poésie, comme il respire et marche.

Quand il dit, quand il joue sur les planches, on éprouve un malaise indicible. Comme s'il n'était pas à sa place, comme si tous ces rideaux gris qui l'entourent l'allaient empêcher de respirer. Il n'a pas encore parlé qu'on a le sentiment qu'il va être contraint d'étendre ses bras, nouveau Samson, et renverser les murailles du temple. Ses yeux cherchent des espaces, ses pas voudraient sentir la molle rudesse de la terre et ils ne trouvent rien de tout cela. Alors, on croit qu'il va tomber foudroyé, faute des éléments au sein desquels il a l'habitude d'exister.

Non. Tête baissée, taureau prêt à foncer, il attend. Puis, il lève les yeux, à la recherche d'une déchirure de ciel. Ses lèvres s'entr'ouvrent. Il parle, avec sa voix

sourde et musicale, d'où il tire parfois des sons rauques, pareils à la plainte du chêne qui ploie sous la hache de l'homme. Un instant écouté, il saisit des deux mains sa chemise et, geste brusque, l'entr'ouvre. Enfin, il respire. Il avait besoin d'air. Sa large poitrine apparaît et la poésie monte, jallit, déferle sur la salle étonnée, l'enveloppe, l'arrache à sa torpeur. Semblable à lui, qui dit et joue dans un climat étranger, dissemblable au sien, la poésie, dépaycée, cherche la fissure par où entrer dans le cœur des hommes.

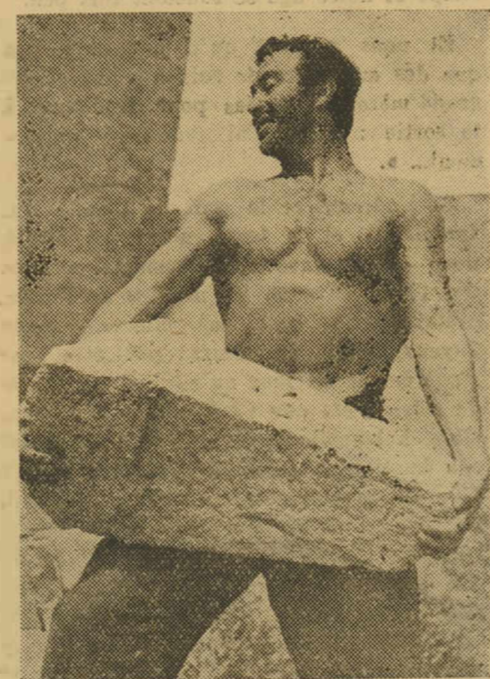
C'est ainsi qu'apparaît Moulin. Ainsi qu'il nous a émus, que nous l'avons aimé.

Moulin, c'est davantage qu'un acteur.

De sa voix sourde, de ses mains larges, vigoureuses, il pétrit l'humanité avec amour, comme on fait d'une pâte destinée à devenir le pain des hommes.

Il croit en son métier, en la poésie. Son métier, c'est la poésie. Les deux ne font qu'un, liés qu'ils sont à la manière d'un corps et d'une âme.

Moulin, un homme, tout simplement, qui n'a pas peur de ses vertus d'homme.



... Il faut bien justifier un titre...

Il nous fait regretter, dans les temps que nous vivons, que soient rares les hommes et si peu familière la poésie.

Roger BRY.



## NOUVELLES DE PARTOUT

— Le Maréchal Pétain a assisté à Vichy à la projection des trois meilleurs films documentaires français qui furent présentés au Chef de l'Etat par M. Bricon, chef de la Section Générale du Cinéma. Les trois films visionnés furent : *Matin de France*, de Louis Cuny ; *Le Tonnelier* de Georges Rouquier et *Hommage à Bizet* de Louis Cuny.

— Du 5 au 22 avril se tiendra à Paris le Premier Congrès du Film Documentaire organisé par André Robert, directeur de Arts-Sciences-Voyages.

— On annonce de Copenhague la mort à 70 ans de l'artiste Betty Nansen qui fut l'héroïne, aux côtés de Waldemar Psilander, de la première version de *Marriage sous la Terreur* réalisé en 1913.

— Henry Laurin, l'interprète de *Bluff*, d'une *Femme libre* et de *Quand on aime* nous prie de faire savoir que contrairement à ce que certains journaux ont annoncé, il se trouve toujours en France, notamment à Lyon.



— Léon Poirier a écrit un scénario original intitulé *Jeannou* dont il commencera la réalisation en Périgord le 3 mai prochain. Michèle Alfa, Samarin Fabre et Thomy Bourdelle sont les principaux interprètes de ce film tourné pour Jean M. Théry.

**CHIRURGIEN-DENTISTE**  
3, Rue de la Darse  
Prix modérés  
Réparations en 3 heures  
Travaux de Achat Vhiculaire  
Assurances Sociales

— Jean-Paul Paulin a commencé la réalisation de *L'Homme qui vendit son âme au diable*, de Pierre Veber, adapté par Charles Méré. Cette production est interprétée par André Luguet, Michèle Alfa, Robert Le Vigan, Mona Goya, Pierre Larquey et Jean Poirier.

**PEINTURE DÉCORATION**  
**ADY**  
TRAVAUX D'APPLIQUES EN MARBRE  
10, C. V. M. MARSEILLE

— Adolph Körner, un ancien comique viennois, est devenu le directeur technique de la presque totalité de la production cinématographique turque.

— Pour la première fois depuis les événements de mai 1940, on tourne un grand film hollandais. Jusqu'ici seuls quelques réalisateurs allemands avaient tourné des films dans les studios de La Haye et d'Amsterdam.

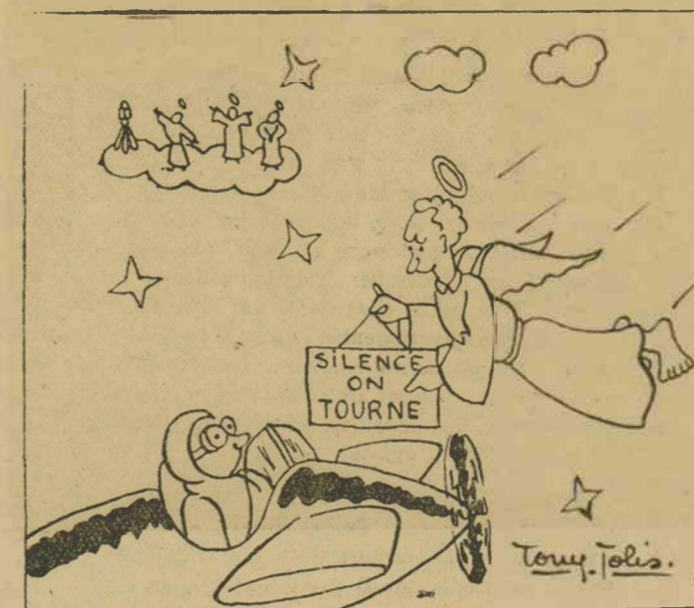
— Rudolf Herzog, l'écrivain allemand dont on vient d'annoncer la mort, avait participé personnellement à la réalisation de plusieurs films muets. Des productions tirées de ses œuvres ont été jouées par Harry Liedtke, Johannes Diekmann, Maly Delschaft, Erika Glaesner, Werner Finckler, Theodor Loos, Carl de Vogt et Angelo Terzari.

— M. James Byrnes, directeur de l'économie nationale des États-Unis, a décidé de limiter les salaires net du personnel cinématographique à 25.000 dollars par an. Cette nouvelle mesure a provoqué un profond bouleversement à Hollywood.

— Jacques Feyder va bientôt réaliser un nouveau film suisse intitulé *La Fanfare*. Le scénario original est de William Aquet.

— Un Congrès du Film s'est tenu à Zurich, organisé par l'Association Suisse des Etudiants.

## EDEN - STUDIO



— Jean Télesco a terminé les intérieurs de *L'Accur de noire tache*, avec Eliane Céli qui chante des mélodies de Marius Casadesus.

— Raquel Meller va interpréter en Espagne un film intitulé *Sourvenir*.

— La revue bordelaise *Filmart* vient d'adresser un appel aux amateurs de cinéma allemands afin qu'ils s'abstiennent jusqu'à la fin de la guerre d'envoyer aux acteurs des demandes d'autographes.



— Après avoir terminé sa tournée avec Régine Roche, Fernandel est allé à Paris où il commente la réalisation de son film *Artien*.

## NOS PHOTOS D'ARTISTES

Ayant cessé la diffusion des séries de photos d'artistes au Studio Expé, nous procédons à la vente des exemplaires restant en notre possession. Nous disposons encore de photos suivantes, parmi lesquelles nos lecteurs pourront faire leur choix.

ALIBERT  
Gaby ANDREU  
ANDRÉ  
Paul CAMBO  
CHARPIN  
Maurice CHEVALIER  
Janine DARCEY  
René DARY  
Claude DAUPHIN  
Jean DAURAND  
Georges FLAMANT  
Ketti GALLIAN  
Jim GERALD  
Georges LANNES  
Jacqueline LAURENT  
Albert PREJEAN  
Suzy PRIM  
RELLYS  
Germaine ROGER  
Pierre STEPHEN

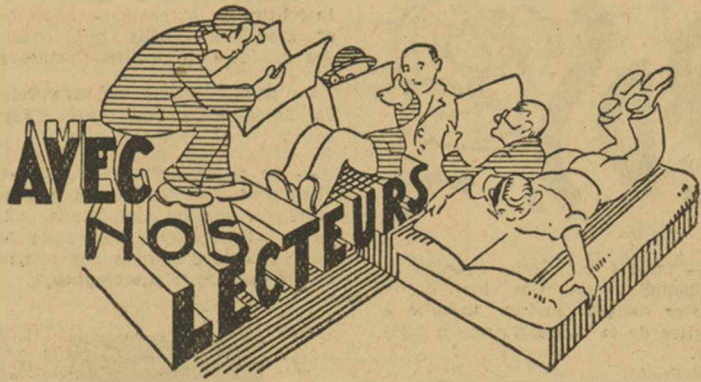
Chaque photo, format carte postale internationale est vendue 3 francs à nos bureaux. Pour les envois par poste, ajouter 15 % pour les frais de port (minimum 2 francs). Les règlements devront se faire par virement à notre C. C. Postal. A. de Masini 466-69 Marseille. Il ne sera tenu aucun compte des demandes d'envoi contre remboursement.

## le quart PESTRIN

(Eau Pétillante)

dans tous les Cafés





**Hermine C. à Vénissieux.** — Vos deux lettres, ont été transmises.  
**Trio de Grasse.** — Pour vous répondre, il faudrait que nous ayons vos noms et adresses. Ce qui est, vous trouverez un article très détaillé sur Raymond Rouleau dans notre numéro du 28 mai 1942. Voici la liste des films de Réda-Cairo : *Marseille mes Amours Prince de mon Cœur, Si tu reviens, Vous seule que j'aime, Six petites filles en blanc et Ali, l'As du Sud.*

**Jacqueline B. à Nice.** — Charles Trénet, Pierre Brasseur, Carette et Jacqueline Bouvier jouent tous dans *La Bourse ou la Vie* qui s'appelaient précédemment *L'Honorable Léonard*, mais c'est Trénet qui en est la vedette. Pour *L'Étrange Madame Clapain*, vous faites erreur. Le roman est d'Edouard Estaunié et les adaptateurs sont François Giroud et Marc-Gilbert Sauvajon. Primitivement, c'est Madeleine Robinson qui devait jouer ce rôle, mais elle a dû renoncer pour être la partenaire de Maurice Chevalier dans *Le Grand Gondolier*.

**Lucienne D. à Gouvaud.** — Vous avez dû faire erreur, on n'a jamais annoncé que Claude Dauphin jouait dans *Six petites Filles en Blanc* ! Il s'agissait peut-être d'un autre film d'Yvan Noé intitulé *Les Hommes sans Peur*. Joan Servais est Belge. Il n'est pas marié. Il doit être un peu plus âgé que ce que vous mentionnez.

**Jeanne L. à Vichy.** — Les principaux films de Madeleine Solonge sont *Les Filles du Rhône, Le Beau Danube Bleu, Le Père Lebonnard, Le Monde Tremblera, Les Hommes sans Peur, Départ à zéro, Croisières Sidérales, L'Appel du Bled, Fleurs, Le Loup des Malveneur*. Les films les plus récents de Pierre Brasseur sont *Lumière d'Été* et *La Bourse ou la Vie*, celui de Bernard Blier est *Morie Martine*, ceux de Henry Guisol *Retour de Flamme* et *Madame et le Mort*, de Jean Tissier *Vingt-cinq ans de bonheur*. Oul, François Périer joue dans *Lettres d'Amour*.

**Josette M. à Bourgoin.** — Roger Duchesne se trouve actuellement en tournée dans le Midi avec la pièce *L'Homme à l'Hispano*. Il est divorcé avec Violetta Jordans. Georges Grey est marié avec une personne qui ne fait ni de cinéma, ni de théâtre. Il se trouve actuellement à Paris. De même Johnny Hess qui n'est pas marié et qui est de nationalité suisse.

**Berlette C. à Brive.** — Non, non, Oisèle Alcée n'est pas mariée.

**Max G. à Nice.** — Evidemment, cette vocation semble vous tenir assez solidement mais ce genre « d'appel » est plus complexe que dans une affabulation de cinéma... avoir des papillonnements dans les jambes est insuffisant pour décider d'un métier... plutôt que le film dont vous parlez on voudrait que vous citiez Fred Astaire par exemple, je vous assure que son jeu de jambes rendait modeste. Ceci dit, il est fort possible que vous puissiez faire ce métier, mais ne croyez pas qu'il va comme ça du jour au lendemain vous permettre de gagner votre vie. Seulement nous ne pouvons pas vous recommander sans savoir exactement ce que vous pouvez faire (vous comprendrez que vous êtes mauvais juge). Mettez-vous en relations avec le Centre Artistique et Technique des Jeunes, Villa El Patio, Bd du Parc Impérial à Nice ou avec le metteur en scène Yvan Noé, 2, Bd Victor Hugo, à Nice. Ils pourront vous conseiller et vous orienter utilement.

**J. V.** — Pierre-Richard Willm et Roger Duchesne portent leurs vrais noms. Vous pouvez écrire à vos acteurs favoris par notre intermédiaire. Envoyez-nous les lettres, nous ferons suivre.



Pour le *Chant de l'Exilé*, André Hugon indique un jeu de scène à Romuald Joubé et Gaby Andreu.

## Les Programmes à Marseille

### SALLES RECOMMANDÉES

Alcazar, 42, Cours Belzunce. — Première.  
 Caméra, 112, La Canebière. — Serge Panine.  
 Capitole, 134, La Canebière. — Le mariage de Chiffon.  
 Central, 90, rue d'Aubagne. — Le Coupable.  
 Cinévog, 36, La Canebière. — L'Héritier des Mondésir.  
 Club, 112, La Canebière. — La femme du boulanger.  
 Comœdia, 60, rue de Rome. — Pépé le Moko.  
 Madeleine, 36, Avenue Foch. — La comédie du bonheur.  
 Majestic, 57, rue St-Ferréol. — L'affaire Styx.  
 Noailles, 36, Rue de l'Arbre. — Le Mistral.  
 Phocéac, 36, La Canebière. — Enfer de la forêt vierge.  
 Roxy, 32, rue Tapis-Vert. — Le dernier des six.  
 Studio, 112, La Canebière. — L'affaire Styx.

**J. B. à Vichy.** — Nous avons déjà dit que notre courrier n'avait rien à voir avec les lettres anonymes. Nous vous répondrons sous les initiales de J. B. mais il nous faut votre adresse complète... nous le répétons assez souvent.

**Roger G. à Toulouse.** — Mélez-vous des succès locaux et ne les prenez pas trop au sérieux. Ce qui ne vous empêche pas de participer aux compétitions d'Artistica. Cela ne peut de toute façon vous faire aucun mal, pour avoir des renseignements plus précis à ce sujet, écrivez à Artistica, 31, Bd Longchamp.

**M. A. à Marseille.** — Bien sûr qu'il est possible d'écrire à Madeleine Robinson et elle vous répondra certainement. Vous savez qu'elle est retournée à Paris, envoyez-nous votre lettre, nous la ferons suivre. Nous n'avons pas de photos d'elle, demandez-lui... sans vous garantir le résultat, les photos aussi sont devenues rares.

**P. A. à Toulouse.** — Votre lettre a été transmise à Mireille Ballin, vous pouvez écrire de la même façon à Micheline Presle et à Ginette Leclerc.

**Max C. à Nice.** — Les informations contenues dans la coupure que vous nous soumettez sont exactes, à quelques détails près, mais tout cela est toujours bien arbitraire. Pour écrire à Jean Tissier, il faut nous envoyer une lettre que nous ferons suivre. Jean Tissier est marié avec Georgette Tissier qui joue parfois des petits rôles.

**Marcelle T. à Sarlat.** — Votre lettre a été transmise, mais il nous est vraiment impossible de vous dire si Edwige Feuillère vous répondra. Voici la liste de ses principaux films : *Le Cordon Bleu* (elle y jouait sous le nom de Cora Lynn), *Barcarolle, Topaze, Monsieur Albert, Matricule 33, Golgotha, La Dame de Malacca, Feu, Mister Flow, Stradivarius, J'étais une Aventurière, L'Émigrante, Sans Lendemain, De Mayerling à Serajevo, Mlle Bonaparte, La Duchesse de Langeais* et *L'Honorable Catherine*.

**Raymond R. à Monte-Carlo.** — Vous voyez que c'est très simple. Vous nous écrivez pour poser vos questions et nous nous efforçons d'y répondre de notre mieux. Evidemment, la chance ne vous favorise pas particulièrement aujourd'hui, car les trois artistes que vous citez ont complètement disparu de la circulation : Florence Marly qui était de nationalité tchèque, a quitté la France à la fin de l'année 1940. Elle s'est rendue au Portugal et on n'a plus entendu parler d'elle. Claudie Clèves ne fait pas de cinéma depuis longtemps. En ce qui concerne Martha Labarr, on ne possède pas de documentation précise au sujet de son activité actuelle. Elle est Française, mais née à New-York.

**Louis H. à Salon.** — Votre lettre a été transmise.

Le Gérant : A. DE MASIN;  
 Imp. MISTRAL - CAVAILLON